

RECETTES AGRICOLES

Liquueur caustique contre le piétin

On voit si souvent reparaitre dans les journaux agricoles, sans qu'on en indique la première origine, une foule d'inutilités, que nos lecteurs ne trouveront pas mauvais, sans doute, que nous arrachions à l'oubli quelques faits qui nous paraissent bons à connaître. Telle est la formule d'une liqueur contre le piétin et autres maladies analogues publiée, il y a près de 30 ans, par un praticien, dans le *Recueil de la médecine vétérinaire*. Nous la donnons d'autant plus volontiers, que nous soupçonnons que cette liqueur est aujourd'hui débitée comme remède secret, à grand renfort de réclames.

Voici la formule :

Vinaigre blanc.	78 parties.
Sulfate de cuivre.	10
Acide sulfurique.	12
	100

On fait dissoudre dans le vinaigre à froid le sulfate de cuivre pulvérisé dont on peut sans inconvénient augmenter la dose, et l'on ajoute ensuite l'acide sulfurique.

"Pour me servir de cette liqueur disait M. Veret, vétérinaire, qui fit au journal cité plus haut la communication à laquelle nous empruntons cet extrait, pour me servir de cette liqueur, je plonge par ses barbes une plume que je passe sans crainte, à plusieurs reprises, sur la partie malade ; quelquefois j'en imbibes un plumasseau que j'applique sur les plaies, mais ce cas est rare, et c'est seulement lorsque dans le crapaud la plaie demande une cautérisation profonde ; la douleur qui produit l'application de ce médicament sur les plaies est très-vive."

Cette liqueur caustique peut s'employer contre le crapaud des bêtes bovines appelé dans nos contrées *mal blanc*, et que les maréchaux traitent par le feu, contre le crapaud du cheval, les crevasses, les dartres humides, etc.

Voici comment M. Veret employait la liqueur dans le cas de piétin du mouton :

"Lorsqu'il n'y a qu'échauffement de la peau interdigitée du mouton, on met sur la partie malade une seule fois de la liqueur."

— Si le mal est plus avancé, on enlève, sans faire saigner, les portions de cornes soulevées, soit avec une feuille de sauge et un bistouri, soit encore, comme le font les bergers, avec un canif. On passe de la liqueur sur les parties mises à nu et sans plus de précaution. On laisse l'animal en liberté. On est rarement obligé de passer plusieurs fois ; une seule application suffit presque toujours pour obtenir une cure radicale au bout de deux ou trois jours, lors même que le sabot est à moitié décollé. Quand bien même le mal serait assez grave pour que l'on crût devoir envelopper le pied d'un linge, il ne faudrait pas appliquer la liqueur avec un plumasseau, mais on se contenterait de l'employer avec une plume et on ne renouvellerait le pansement qu'une fois par jour. On aura toujours soin en même temps de tenir propres et sèches les étables, et si le temps est beau, on laissera sortir les animaux en évitant l'humidité." — (*Journal agricole*.)

Moyen pour ôter le mauvais goût aux poissons qui sentent la vase.

On enferme le poisson vaseux, pendant une quinzaine de jours dans une boîte percée de trous que l'on place au fil de l'eau, en laissant entre le niveau d'eau dans la boîte et la clôture supérieure un espace vide, d'un moins vingt centimètres. Dans cette situation le poisson maigrit, mais il dégorge toute la vase dont il était saturé.

Lorsqu'on veut manger le poisson au sortir du filet, on prend l'un ou l'autre des deux moyens suivants :

On lave les ouïes jusqu'à ce qu'il ne reste plus trace de vase ; on vide ensuite le poisson par les ouïes, puis on laisse la chair, pendant une heure, dans de l'eau vinaigrée. On lave de nouveau avec de l'eau de puits.

On peut aussi plonger vivant dans de l'eau sortant du puits, le poisson qui dégorge les matières vaseuses avec une telle intensité qu'on est quelquefois obligé de changer l'eau deux ou trois fois. Son corps se couvre d'ailleurs d'un enduit visqueux très-épais.

Pour nettoyer les ouïes et enlever cet enduit visqueux, il ne faut pas attendre que le poisson soit tout à fait mort, non plus pour l'ouvrir et laver l'intérieur de son corps. Il faut ensuite laisser séjourner la chair dans l'eau vinaigrée.

FEUILLETON

LA FILLE DU BANQUIER

SECONDE PARTIE

VIII

Une tempête sur les côtes de l'océan.

(Suite.)

L'ouragan se faisait de plus en plus terrible et les vagues écumantes déferlaient contre les flancs du vaisseau qui de minute en minute, craquait en s'enfonçant dans les rochers et sur les brisants. On eût dit des monstres marins acharnés contre une proie qu'ils voulaient dévorer.

Le vaisseau était perdu.

Les plus hardis marins étaient convaincus qu'il n'y avait pas un bateau qui pût résister deux minutes au milieu des flots blancs d'écume qui balayaient la baie.

Cette certitude n'avait cependant pas empêché les plus braves d'entre tous de risquer leur vie pour essayer de porter secours à ceux qui allaient périr sous leurs yeux.

Hélas ! quel en avait été le résultat ?

On le voyait aux fragments du bateau que la mer rejetait sur le sable et aux trois ou quatre cadavres qu'entouraient des femmes, des enfants et des hommes plongés dans un immense désespoir.

C'est une rude existence que celle du pêcheur qui n'a de richesse que celle qu'il tire des entrailles de l'Océan.

Tout ce que des hommes pouvaient faire avait été fait, et, à moins que la tempête ne s'apaisât, le navire, avons-nous dit, était perdu.

S'apaisât-il ! il n'y avait pas à l'espérer ! La mer et le ciel s'étaient lignés et le génie des eaux réclamait sa proie.

Les vagues, comme si elles eussent été soulevées par une main invisible, s'élevaient toujours de plus en plus haut, et sifflant comme des serpents, elles entouraient d'un cercle blanchâtre tout ce qui leur faisait obstacle.

Au dessus du navire qui s'effondrait tournoyaient des oiseaux de mer aux grandes ailes, dont les cris stridents se mêlant aux rugissements de l'Océan et aux mugissements du vent ajoutaient aux terreurs de l'ouragan un étrange et mystérieux élément qui donnait froid au cœur des plus courageux.

— C'est fait de lui ! dit un vieux pêcheur, en voyant une lame qui, plus furieuse encore que les autres, passa tout entière par dessus le navire.

Le vaisseau effectivement disparut sous une effroyable catastrophe qui semblait tomber des nues. Il y eut un cri long et désespéré qui domina un instant la voix de la tempête.

Les oiseaux de mer crièrent plus vite et plus fort. La masse d'eau s'entr'ouvrit, puis se referma en ne laissant apercevoir que les pointes des rochers.

Le navire avait passé comme un songe. Tout ce que l'on en voyait, c'était quelques épaves qui flottaient çà et là, à la merci des flots.

Les pêcheurs contemplaient, muets et morues, cette scène de destruction.

Un cri s'éleva du milieu d'eux.

— C'était un navire marchand hollandais qui allait aux colonies ou qui en revenait. Je l'ai reconnu à sa coupe, dit un marin dont les traits bronzés prouvaient qu'il avait expérimenté la mer des Tropiques.

— Pauvres gens ! murmura une femme en essuyant du coin de son mouchoir les larmes qui tombaient de ses yeux. — Pas une âme n'en a réchappé !

— N'y avait-il donc rien à faire pour eux ? demanda une personne qui, suivie d'un chien fort et puissant, se joignit, en ce moment, au groupe des pêcheurs.

Les femmes s'inclinèrent, et les hommes portèrent la main à leurs bonnets. Tous reconnurent le nouveau venu, et il était facile de voir qu'il se mêlait beaucoup de cœur et d'affection au